

Préface

Il y a une soixantaine d'années, les berges des étangs de Salses et de Canet, le rivage sablonneux, du Barcarès jusqu'à Argelers, étaient occupés par des communautés de pêche à forte identité.

La seconde guerre mondiale a commencé à ébranler ces quasi isolats, acculturés peu à peu par les contacts inévitables avec la modernité et enfin détruits par les politiques menées en faveur du tourisme de masse, la spéculation foncière, le cynisme des aménageurs de territoire tant nationaux que locaux.

Ainsi a été précipitée la disparition de tout un mode de vie, d'un capital de savoirs et de savoir-faire.

En écrivant « els artmanos », Jean-Paul Martin a choisi de s'interposer entre les effaceurs de mémoire et ces gens de l'eau et du sable ; il a opté pour le peuple des étangs et des rivages marins, un peuple sans histoire écrite puisque confiné dans la stricte oralité et qui plus est, utilisant une langue, le catalan, n'ayant pas droit de cité dans une France qui ne veut toujours pas reconnaître ses propres cultures minoritaires.

L'auteur qui a vécu parmi ces « patrons d'art », de sardinal, qui a fréquenté ces boarrers, ces estanyaires s'en est fait le greffier.

Le récit conduit comme un carnet de bord consigne avec minutie le quotidien du pêcheur, de la barraca, tout un mode de vie marginal parce que mené à l'écart des villages et dans des conditions particulières.

Enrayer l'amnésie en cours, tel est le projet de ce journal de voyage effectué dans un périmètre restreint mais extrêmement riche d'humanité ; un milieu clos où vivait et travaillait tout un monde solidement ancré à son espace ; un monde autre, au rythme de vie scandé par les

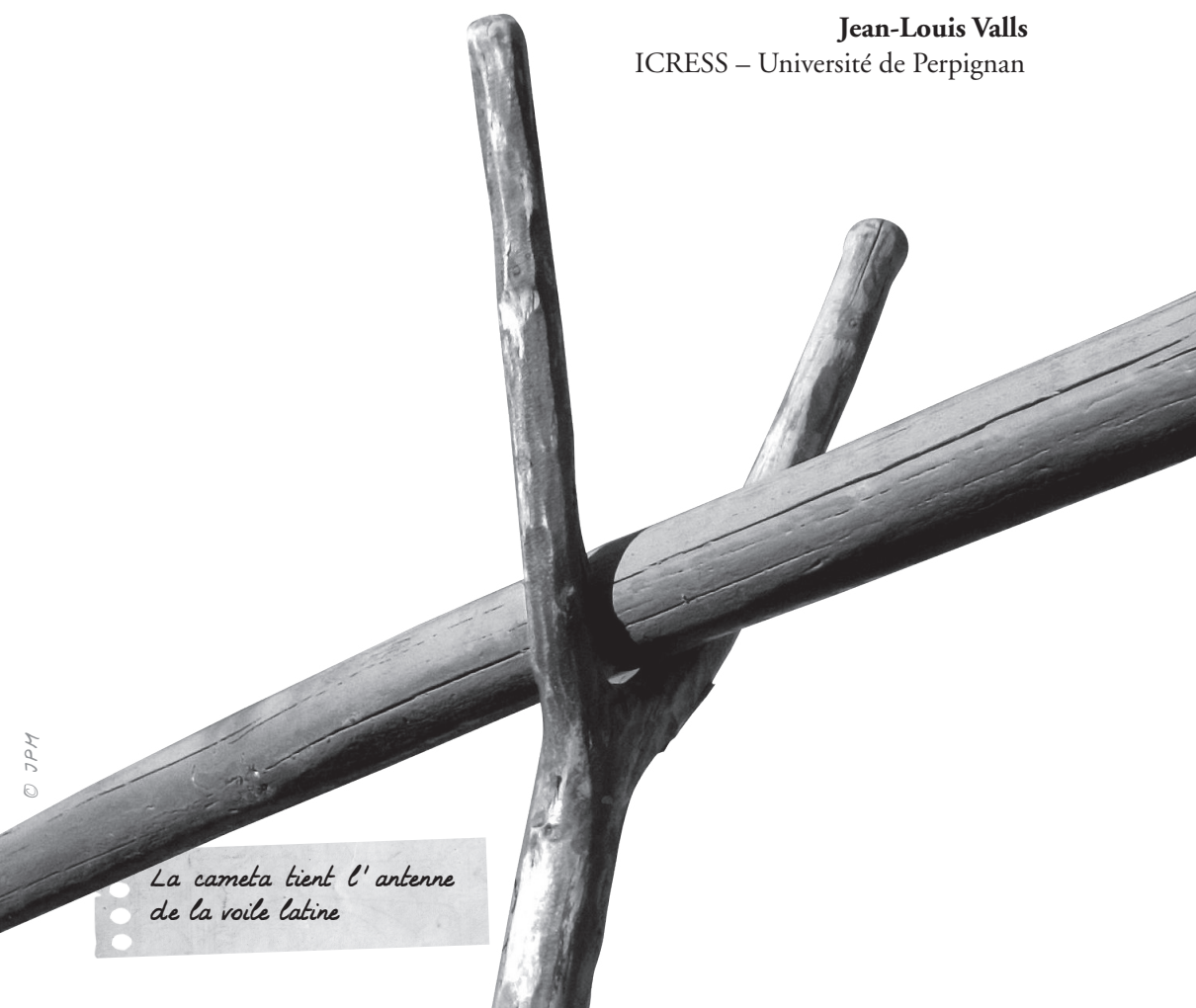
cycles de la nature et des saisons, les événements familiaux et les rares fêtes; une société d'interconnaissance où le surnom faisait foi parce qu'il campait l'individu dans son essence, sa manière d'être, procédant ainsi au réajustement identitaire du groupe.

S'acquitter d'une dette contractée par la confiance reçue et la confiance donnée a généré ce devoir de mémoire envers les derniers acteurs, les dernières actrices, leurs ascendants et leurs descendants.

À la parole échue en héritage il convenait d'ajouter l'image qui s'impose comme un témoin visuel, établissant un état des lieux, fixant des gestes techniques, révélant des visages, des engins, des paysages disparus. Ainsi en associant la chose dite à la chose vue, « els artmanos » donne-t-il à mieux appréhender, tout en conservant l'anonymat à ses membres, un monde à part, perdu, dont l'éloignement pourrait nous faire oublier la rudesse et nous laisser croire que l'exotisme y était quotidien.

Jean-Louis Valls

ICRESS – Université de Perpignan



*La cameta tient l'antenne
de la voile latine*

Un an de vie au bord de l'étang



En compagnie d' « Els Artmanos » : Les fils du vent et de la mer. Les mots de Catalan utilisés dans les commentaires font partie des néologismes « Roussillonnais » propres à la Côte Vermeille et par conséquent bien souvent absents des dictionnaires de langue.

Avis

Lecteur, ne cherche pas dans ces lignes une présentation malsaine ou ridicule de la vie des « Artmanos ». Certes, c'était des gens rugueux, bruts, directs...

Ils ont su conserver leurs traditions, leurs us et coutumes pendant des siècles alors que nous avons déjà perdu toutes nos racines roussillonnaises. Nous avons détruit leur environnement et leur art de vivre pour mettre à la place une société de loisirs...

Les histoires racontées dans ce livre ont toutes une lointaine origine véridique... Pourtant, elles ont été volontairement placées dans un contexte extra temporel pour qu'elles ne puissent être attribuées à aucun individu encore connu ou reconnu par les plus anciens survivants de cette épopée.

Les surnoms sont bien réels (*). Ils ont été utilisés ici dans le souci de rappeler la réalité de ces gens qui faisaient corps avec le milieu dans lequel ils évoluaient. Le milieu ayant disparu, ces surnoms peuvent-ils perdurer encore longtemps ?

Le vocabulaire Catalan roussillonnais est typique de la côte et se perd.

Les photos anciennes ou les cartes postales représentant des personnes ne sauraient avoir un quelconque rapport avec le texte.

« *Per un punyat d'arcèlis* » reprise remaniée des « Artmanos » est donc bien un roman de composition imaginaire qui pourrait commencer par la célèbre citation :

« Toute ressemblance avec des faits ou avec des personnes ayant réellement existé ne serait que pure coïncidence... »

Traiter quelqu'un d'« *ARTMANO* » est considéré de nos jours sinon comme une insulte, au moins comme une présentation peu flatteuse de la personne concernée. Pourtant, parmi les Catalans de la plaine qui utilisent encore ce mot, peu nombreux sont ceux qui savent l'écrire et par conséquent savent dire d'où il vient !

Qui étaient donc ces « *Artmanos* » qui ont peuplé durant des siècles les rivages sablonneux de Catalogne Nord, dans des « maisons de roseaux », depuis Argelès jusqu'au Barcarès ?

Etaient-ils les descendants des « frères de la côte », ces pirates redoutés qui n'hésitaient pas à détrousser les voyageurs des mers et pourquoi pas par la même occasion finir de les occire ?

Combien de fois avons-nous entendu :

« – Los del Trallu, els hermanos... mettez-vous au fond ! » (ceux du Trallu, les frangins...)

Cette injonction prononcée avec un léger sourire en coin par une personne détenant en ces lieux une certaine autorité, parfois un « maître d'école », serait de nos jours totalement insupportable et considérée comme raciste ou xénophobe et se terminerait certainement devant un tribunal.

Bien sûr, ceux que nous avons appelé dans cet ouvrage « *Artmanos* » volontairement, pour faire référence à leur métier, à leur « art » qui non seulement représentait le filet « gagne pain » mais aussi et surtout leur savoir faire ancestral atteignant la sphère artistique pour qui savait regarder et surtout apprécier ; ont été trop souvent ridiculisés par un quolibet péjoratif d'« *hermano* » venant du Castillan « frère » « frangin » « cousin de misère » désignant tout un peuple de la mer souvent mal vêtu, aux enfants *lleganyosos*, sentant souvent le poisson, et parlant un idiome Catalan qui donnait aux « bien parlant » ou du moins ceux qui le croyaient, l'occasion de rire et plaisanter sur la culture du « peuple de la mer ».

Mes Frères « *Artmanos* » vous n'avez pas à rougir de vos origines. Des années de misère ont forgé dans vos rangs un esprit combatif, ingénieux, et vos descendants ont su s'intégrer au monde actuel en y trouvant non seulement leur place mais surtout l'occasion de « remettre

les pendules à l'heure ». La vie est ainsi faite... aujourd'hui, les enfants qui ramènent des « habitants dans les cheveux » à l'école sont souvent des enfants de « notables »... vos descendants bénéficient d'années de « marie-rose » que leur mère a supportées dans la crainte que l'on puisse trouver un seul « toto » dans ses beaux cheveux de jais, et qui désormais protège sans crainte toute sa descendance.

Vous savez d'où vous venez... vous savez aussi où vous voulez aller... tout au moins où vous ne voulez plus revenir ! Est-ce le cas de tout le monde ?

Quand ils s'appelaient entre eux, ils utilisaient leur prénom. Quand ils parlaient d'un troisième absent, ils le nommaient par son surnom et celui-ci était parfois difficile à porter : *en caga reparos* (chie à l'abri), *la Marie rodona* (Marie enveloppée), *la merdas* (la m...) d'autres ne faisaient appel qu'à une particularité physique ou familiale : *el cap ros* (le rouquin), *el sec* (le maigre), *el tort* (le tordu), *Gégé de la Maria* (Gégé fils de Marie)...

A la suite des années de disette, de malheurs, des Catalans du Principat, au début du XX^e siècle, de nombreuses familles de pêcheurs ayant tout perdu en Espagne, migrèrent vers le nord, dans l'espoir de vivre une vie meilleure. Certains arrivèrent sur la côte Vermeille de Catalogne nord, où s'étaient déjà réfugiée une partie de leur famille et, à défaut de trouver la fortune, ils pouvaient enfin se reposer en des lieux où la nature généreuse leur procurait de quoi se nourrir l'été comme l'hiver grâce au poisson abondant dans la mer et les étangs et où ils arrivaient à se faire comprendre dans leur « charabia » castillano-catalan.

Un beau jour arriva péniblement, appuyée sur un bâton, une femme entourée de plusieurs enfants. Comme on en voyait souvent à l'époque, cette femme de grand courage était atteinte d'une malformation congénitale très fréquente à l'époque, qui handicapait toute la vie ceux qui en étaient atteints : une coxalgie congénitale de la hanche.

Aujourd'hui, les progrès de la médecine ont totalement éradiqué cette malformation.